

Visite à Saint-Palais, par Jean Germain 1

CLT, numéro 25, mars 1986.

C'est avec Trotsky que j'ai pris mes premières leçons d'Histoire Révolutionnaire. En 1922, j'entrais au Collège Cadillac, dans la Gironde et c'est lors des élections législatives de 1924 que je pris conscience de la lutte des partis. J'avais donc 15 ans. La Chambre des députés, élue en 1919, après la Grande Guerre, celle qu'on appelait la " *chambre bleu horizon* " était renvoyée devant les urnes, au terme de son mandat.

Je me souviens de cette débauche, déjà, d'affiches du parti républicain contre le parti radical, contre le parti socialiste et surtout, déjà, le parti communiste. La politique des deux blocs, bloc national contre le cartel des gauches et bloc ouvrier et paysan : les communistes. C'est à cette époque que j'ai vu pour la première fois la fameuse affiche qui représentait l'homme de Moscou, barbu, chevelu, l'homme au couteau entre les dents ! Il fallait faire peur, l'affiche était horrible et elle nous faisait bien rigoler quand on la contemplait au retour des promenades dominicales. Mais dans le collège, on discutait ferme, la plupart des élèves, fils de petits bourgeois ou propriétaires, étaient plutôt de gauche, comme on disait, aussi bien étions-nous avides de lire les journaux, c'est à qui trouverait les meilleurs éléments pour une connaissance des événements d'Europe et de Russie. Nous étions avides de savoir ; mais les journaux, les livres nous parvenaient difficilement, soit que cette littérature fut saisie, et interdite dans les librairies, soit que notre directeur nous en refuse la lecture ; tout de suite, j'appris avec mes camarades les grands événements, l'histoire d'Octobre, Lénine, Trotsky, son train blindé, la guerre en Pologne avec Weygand comme généralissime des armées alliées. Les événements d'Allemagne, Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg et leur assassinat, les corps jetés dans le Rhin, l'horreur après la tuerie de 14-18, la société et le capitalisme se défendaient contre la Révolution. Nous rêvions de la prise du pouvoir et de réaliser cette révolution. Je m'essayais à la poésie aussi : en 1927, j'étais reçu à un concours et j'ai gagné Limoges et puis Paris , où j'ai été nommé surnuméraire dans les Postes. J'arrivais en octobre 1927, c'était lors des manifestations pour Sacco et Vanzetti, anarchistes italiens, condamnés à mort aux U.S.A. pour espionnage au profit de la Russie et qui furent exécutés sur la chaise électrique, plus tard réhabilités. On s'aperçut qu'ils étaient innocents, mais c'était trop tard !

J'étais bien sûr au premier rang des manifestants. Je me souviens de cet après-midi d'octobre, nous étions rue du Faubourg-Saint-Antoine, derrière Jacques Doriot, alors secrétaire général du parti communiste et qui devait être déboulonné un peu plus tard par Maurice Thorez, passer à la réaction et finir comme l'on sait, dans la collaboration. Mais Doriot à cette époque rassemblait tous les membres du parti derrière lui, je n'étais qu'un sympathisant mais le grand Jacques, comme nous l'appelions familièrement, était face aux gendarmes à cheval, et aux agents en tenue, matraque à la main, à la première provocation — qui avait commencé ? — Doriot eut ses lunettes brisées, nous devons le défendre. Absolument aveugle sans ses verres, le grand Jacques battait des bras et des jambes, il y avait un tas de charbon sur le trottoir, nous nous en sommes servi comme projectiles, jets de charbon contre le service d'ordre et pour ajouter à la pagaille, contre les magasins de meubles du Faubourg-Saint-Antoine — de grandes glaces qui se brisaient comme dans un tremblement de terre. Quelle journée enivrante ; j'avais 18 ans, nous avons reçu quelques coups et avec un jeune communiste, Paul Arrighi, agile comme un singe, nous sommes sortis de la bagarre tous les deux en sonnant à une porte cochère qui s'ouvrit miraculeusement devant nous, et que nous repoussâmes vigoureusement en protestant de notre sagesse, de notre amour de l'ordre ! Fonctionnaires de l'Etat nous entendions le servir avec dévouement et reconnaissance !

Je continuais à militer doucement, à aller voir et m'informer. En 1930, je revenais à Bordeaux pour le service militaire, je rimailais toujours et avec un ami postier, Pierre Malacamp nous fondons une petite

revue littéraire *Jeunesse*. Revue qui me poursuivra toute ma vie. A Bordeaux *Jeunesse* paraîtra de mars à juillet 1930, revue mensuelle en principe, elle deviendra, par la force des choses, bimestrielle dès le deuxième numéro. Trois exemplaires seulement verront le jour, le dernier numéro cependant est resté plein d'espoir, puisqu'il annonçait une prochaine parution pour septembre 1930, mais les obligations militaires et surtout les difficultés financières, la caisse était désespérément vide, et les abonnements rarissimes, malgré les belles promesses. C'est ainsi que la revue s'arrête là. Le petit bistrot à potaches du cours Victor-Hugo à Bordeaux, tout près du lycée où avaient lieu les rencontres de la jeune équipe, retrouvera son calme, *Jeunesse* n'était plus. Juillet 1930, parution du dernier numéro de la revue, première série. Juillet 1932, soit deux ans plus tard paraîtra le numéro un de la deuxième série, sous ma direction, bien sûr avec Pierre Malacamp, et Jean Rousselot, qui fera, lui, une belle carrière dans les lettres et finira président de la société des gens de lettres. Je n'avais pu me résoudre à rester sur un échec : 1932 c'est l'année des *Vases communicants*.

Nous lisons André Breton, René Char, Aragon, Paul Eluard, etc. C'est bien la même *Jeunesse* qui redémarre, mais ce n'est plus la même chose puisqu'on a fait peau neuve, puisque résolument on veut être à la pointe, aux avant-postes. Ainsi dans ce sens, on prendra politiquement position. Dès le numéro 4 de février 1933, je publie mon poème à Vladimir Maïakovsky et je dis assez bien vers quelle orientation de la société vont nos suffrages. Ce court poème porte en exergue « *Nous irons en U.R.S.S. un jour* ». Et bien entendu, je n'y suis jamais allé. C'est plus qu'une profession de foi, mais la continuation des recherches de la poésie dans la révolution.

Je recevais régulièrement une revue riche de textes, *Les Humbles*, dirigée par Maurice Wullens et Maurice Parijanine, ce dernier était le traducteur des œuvres de Trotsky. Je dévorais ces numéros imprimés en caractères très petits, c'est alors que j'ai mieux étudié l'histoire de la Révolution russe, la prise du pouvoir par Staline, après la mort de Lénine, l'élimination de Trotsky, en 1929, et son bannissement à l'île de Prinkipo, une île de la mer Noire, de la mer de Marmara en Méditerranée, entre le côté européen et asiatique de la Turquie. Bien vite, une correspondance s'établit entre le jeune provincial que j'étais, avide de vérité et les aînés révolutionnaires de Paris. Comme Parijanine, j'appris à connaître les amis et les opposants du parti trotskyste et du parti communiste. A cette époque, c'était la ligue communiste qui dominait avec Pierre Frank, Pierre Naville et Gérard Rosenthal, les frères Molinier et leurs journaux *La Vérité* et *La Commune*. Il y avait deux groupes rivaux, bien entendu, et deux journaux, la plupart du temps saisis par la police, et plusieurs tendances. Je les ai tous connus. Ils écrivaient curieusement sur des feuilles de papier pelure... En réalité — jamais d'accord.

A Paris où je revenais de temps en temps, je prenais contact avec ces camarades et il fut question d'un groupe à Bordeaux, groupe que je ne pus constituer, ne trouvant pas d'élément. Mais nos réunions littéraires se poursuivaient, nous parlions du grand révolutionnaire et notre numéro 5 de juin 1933, commente *l'Histoire de la Révolution russe*, premier tome, de Léon Trotsky ¹. Comme je n'avais que cette dernière adresse, j'ai envoyé ce numéro à Maurice Parijanine qui me remercia. Il y avait deux exemplaires de la revue destinés à Léon Trotsky. Maurice me répondit, par une longue lettre, m'assurât qu'il faisait suivre, et le « *Vieux* » aurait connaissance de notre activité. Lors d'une conversation particulière, qu'il allait s'installer en France, mais il fallait garder le secret le plus absolu.

Trotsky devait s'installer près de Royan fin juillet. Un message venant de Paris, me fixa un rendez-vous dans un café, cours d'Albret à Bordeaux. Le camarade signait : J. Mech : « *J'aurai la Commune à la main* », écrivit-il. Toute la semaine à Bordeaux, à partir de lundi matin prochain, sans date bien entendu. Je savais que cela voulait dire : si tu veux voir le « *Vieux* », ce que j'attendais, nous irons tous les deux. Pour moi, j'allais vers le Dieu vivant, le Père de la Révolution russe, j'avais vingt-quatre ans, nous devons partir le jeudi suivant en voiture. Il avait accepté deux camarades de mon âge, Pierre Malacamp et Robert Ardignac, qui brûlaient aussi de voir le grand homme : pourquoi ? Parce que c'était lui — parce que c'était nous... ; mon camarade signait : J. Mech ², alors moi je l'appelais De Mèche ! Il riait beaucoup, de mon innocente plaisanterie. J'avais une vieille Celta-quatre Renault, il

m'avait dit être représentant et nous avons déjeuné tous les quatre, assez bien d'ailleurs, un peu avant Royan.

Le repas terminé, nous avons traversé Royan et gagné Saint-Palais distant de cinq ou six kilomètres. De Mèche était déjà venu le voir, il connaissait bien sa route, et nous voilà devant la villa « *Les Embruns* », résidence de Trotsky. Deux énormes bergers allemands en gardaient l'entrée. Nous étions attendus pour trois heures, la villa portait bien son nom : située en bordure de l'océan, à un endroit où la côte était rocheuse et escarpée, entre Saint-Palais et la « *Grande Côte* ».

La villa était entourée d'un grand jardin, il n'y avait pas de voisin immédiat, c'était une demeure du début du siècle, assez prétentieuse, de plusieurs pièces, en pierre de taille, avec un perron de cinq ou six marches.

Un grand salon de réception, une salle à manger à gauche, et diverses chambres à droite, premier étage, une dame qui connaissait Demèche nous fit asseoir. Elle ne parlait pas bien le français, elle était d'origine roumaine. J'appris plus tard son nom, elle était la compagne d'un frère Molinier. La porte s'ouvre, Trotsky était là, devant nous. Nous étions déjà debout, c'était bien lui. Il ressemblait si bien à ses portraits et j'ai rougi de me voir face à lui. Mes camarades et moi-même étions très émus, le voilà donc l'artisan numéro un de la Révolution d'Octobre, l'homme qui avait formé l'armée rouge, attaqué sur tous les fronts : la Pologne, la Crimée ; l'homme du train blindé, théoricien de la révolution permanente ; je le voyais donc avec sa petite barbiche et sa moustache, ses lunettes cerclées de fer et ce regard bleu vif. Il respirait l'intelligence, un regard aigu — et ces yeux..., ces yeux, je les ai toujours devant moi. Depuis j'ai rencontré deux ou trois hommes importants dans ma vie, seul Georges Mandel, qui fut député du Médoc et ministre avant 1940, seul Georges Mandel avait ces yeux bleus, ce regard puissant, intelligent. Trotsky nous fit asseoir, il savait que nous étions de jeunes sympathisants, avides de le rencontrer, il nous qualifia tout de suite de jeunes intellectuels, je protestais un peu : il parlait un français assez pénible, mais très compréhensif, quelquefois une phrase en anglais, que je traduisais à peine, et souvent une locution en russe. Un de ses compagnons vint nous rejoindre, que je sus plus tard être Yvan Craipeau, mais nous ne savions comment poser nos questions. Tout de suite, il nous met à l'aise : « *Appelez-moi camarade* ». Mais c'est lui qui parlait toujours.

Vers 17 heures, la dame qui nous avait accueillis, servit le thé. C'était un thé très fort, à la russe, bien sûr, un thé qui venait de Paris par les visiteurs, peu sucré et très parfumé, avec de petits gâteaux curieux. Depuis, j'ai eu l'occasion d'en trouver dans des boutiques spécialisées ; mais là, c'était bien les premiers que je mangeais. A six heures, Demèche me fit signe, il fallait partir. Vous êtes l'espoir de la Révolution mondiale, nous dit-il en manière de conclusion. C'était beaucoup dire. Et voilà. Aujourd'hui, je me retrouve, nous n'avons rien fait.. Trotsky reprit : « *Avez-vous des questions à me poser ?* » Mon compagnon, plus osé que moi, lui demanda : « *Camarade Trotsky, que pensez-vous de l'avenir de la Russie ?* » C'était bien là une question à ne pas poser. La réponse de Trotsky tomba rapide : « *J'ai, je garde l'espoir...* », « *Et vous ?* » ajouta-t-il, en se tournant vers moi. « *Camarade Trotsky...* », j'étais très fier de lui dire « *Camarade* ». J'aurais voulu lui demander : « *Comment avez-vous perdu le pouvoir ?* » mais une certaine pudeur m'a retenu. Je l'ai quand même questionné : « *Que devons-nous faire ?* » — L'action, toujours l'action, la lutte sera longue **3**.

Nous avons quitté le « *Vieux* » et regagné Bordeaux en promettant le secret ; depuis j'ai observé le silence, c'est la première fois que j'en fait le récit. Plus tard, Trotsky s'est installé à Barbizon, dans la banlieue de Paris, comme chacun sait.

Le 1er novembre 1933, le ministère de gauche Daladier-Albert Sarrault, le ministre de l'Intérieur signe un nouveau décret d'expulsion, après une odieuse campagne de presse, dans *l'Humanité* et certains journaux. Alors dans notre modeste revue, voilà ce que je publiais en éditorial : en vérité le texte était de Robert Kanters et de moi-même, mais il n'avait pas voulu mettre son nom, et après discussions, nous avons signé *Jeunesse* .

Jeunesse, juin 1934 : Trotsky.

L'accord des collaborateurs de *Jeunesse* s'est fondé d'abord dans les limites de la franchise et de la poésie. Nous ne croyons pas en sortir en affirmant la Révolution. Aucune volonté de franchise, et peut-être aucune volonté de poésie, ne peut se réaliser aujourd'hui sans comprendre en elle la pensée et la volonté de la Révolution. Et à quelque fraction des partis de mouvement que l'on appartienne, nous croyons que l'on peut s'accorder pour saluer un homme qui en incarne dans notre monde et déjà dans l'histoire une phase et une force. Un gouvernement qui a peut-être le mérite de retarder de quelques mois un désordre sanglant, mais qui semble s'avérer impuissant à instaurer un ordre quelconque et à diminuer la nécessité de l'action révolutionnaire, vient de confondre un acte de politique et une opération de basse police. Il l'a fait au surplus dans des circonstances qui ont pu laisser croire qu'il livrait un homme qui est à la fois un grand intellectuel, un grand révolutionnaire et un proscrit, à la vindicte et surtout à la bêtise et à l'esprit de parti de quelques plumitifs fangeux. Dans les limites de la poésie et de la franchise, qu'il nous soit permis d'affirmer ici que nous sommes avec M. André Malraux et ceux qui cherchent dans la révolution l'espoir d'un accomplissement possible de la dignité humaine, que nous sommes avec le Révolutionnaire contre les Réactionnaires, avec le porteur de lave, contre les porteurs de bave.

Jeunesse

Nous avons publié ce texte en juin 1934. En réalité, Trotsky ne sera expulsé qu'en juin 1935, lorsque la Norvège acceptera de le recevoir. C'était bien le « *banni* » de la « *Planète sans visa* ». Nous étions très fiers de cet éditorial. J'attachais une grande importance à affirmer notre position. Il était nécessaire que poète, je clame où allait notre cœur, il ne fallait surtout pas être neutre, nous prouvions ainsi appartenance à la vie qui nous a entourés. Loin de l'esthétisme et des coteries, après ce manifeste, Parijanine m'envoya une lettre enthousiaste : « *Le Vieux sera heureux* ». Il faut lire les écrits de Trotsky de cette période vécue en France. Sa lucidité, comme il juge les événements et prévoit l'avenir. Hélas, sa bonté naturelle n'avait pas prévu le tueur professionnel ; Staline le pourchassait toujours. Après cet attentat, on sait le chemin sanglant que tracera Staline jusqu'à sa mort. Pour ma part, j'ai été heureux de revivre cette partie de ma vie et cet après-midi mémorable. Il y aura bientôt cinquante ans ! Cinquante ans, c'est long **5**. Bien des choses se sont passées depuis. Il y a eu la guerre, et bien des catastrophes et bien des bouleversements.

Aujourd'hui, je pense toujours à ses paroles et au grand prophète de la révolution. Plus tard, bien plus tard, je devais revenir à Saint-Palais et j'ai recherché la villa des « *Embruns* », on m'indiqua la maison, elle s'était agrandie, elle est devenue aujourd'hui un restaurant de pension de famille, c'est l'hôtel Primavera. Je devais y déjeuner en 1979 avec le peintre Dhomette de l'île de Ré et mon ami Pierre Pillet. Je questionnai la jeune femme de la réception : « *C'est bien la villa où résida Trotsky ?* » M'attendant à trouver dix villas du Grand Homme, comme la maison de Bernadette à Lourdes. « *On le dit, Monsieur, mais je ne peux vous l'affirmer, je n'étais pas née...* » Elle avait 25 ans et était très jolie... « *Mais c'est la seule villa qui rappelle son souvenir, me dit-elle, suivez-moi.* » Et dans un petit salon privé, elle déplace un tableau pendu au mur : c'est mon grand-père qui a fait graver cette plaque, et je lus : « *Ici résida en 1933 L.D.T.* » Je traduisis : Léon Davidovitch Trotsky. « *C'est pour les initiés, me dit-elle, et pour ménager la clientèle.* » Bien sûr un révolutionnaire, même mort, fait peur. J'ai repris ma place à table et je suis resté silencieux jusqu'à la fin du repas, silencieux et très ému, comme je le suis en ce moment, mais c'est là peut-être se laisser emporter par trop de littérature.

Notes :

1. Le texte de Jean Germain que nous publions est un extrait de ses souvenirs encore inédits et intitulés : *Tout ça pour rien*, qu'il a bien voulu revoir et réécrire pour ce numéro spécial (N.D.L.R.).
2. Cet article, plusieurs fois remanié, avait fait l'objet d'une grande discussion entre Jean Rousselot, Louis Parrot, Robert Kanters et moi-même. Finalement, Robert Kanters signera seul l'article.
3. Il s'agissait de Jean Meichler.
4. Hélas depuis, nous savons toutes les divisions du mouvement trotskyste et de la IVe Internationale, le groupe B.L., tous ces événements que nous sentions de loin en province me laissèrent assez désespéré devant la guerre.
5. Ce texte date de 1983, et revu en 1985.